

Le plus vieux métier du monde

Claire Clouet

Prostituer : renoncer à ce que l'on désire profondément au profit de quelque chose de moindre valeur dont on croit avoir besoin.

Selon la définition courante, la prostitution désigne un échange de services sexuels contre de l'argent. Qui n'a pas entendu dire ou n'a pas lui-même prononcé, à force de l'avoir entendu (ce que l'on pourrait appeler un phénomène de persuasion lente) que la prostitution était le plus vieux métier du monde ? Elle serait une bonne vieille tradition humaine car, au fond, il faut de tout pour faire un monde !

Si le texte s'arrêtait sur ce constat, ne serait-il pas décevant ? N'auriez-vous pas le sentiment qu'il se serait débarrassé de lui-même ? On devrait pouvoir finir de le lire avec quelque chose en plus ou en moins, avec au moins un soupir... Alors, je continue. Ce proverbe, « il faut de tout pour faire un monde » ne défend rien, il est fait pour mettre d'accord. On le prononce en dernier recours, lorsque que l'on renonce justement à comprendre comment est fait ce monde. Or, même les dictionnaires (ce mot rappelle vaguement celui de dinosaure, quelque chose entre diplodocus et âge tertiaire) peuvent être contestés. Dans le cas de la rumeur sur l'intemporalité et la nécessité de la prostitution ou dans celui du proverbe qui ne vient pas imaginer une pensée mais qui essaie de s'y substituer, on constate le pouvoir des mots. Le mot travail, par exemple, est omniprésent aujourd'hui. Par ce même phénomène de persuasion lente, il est devenu notre obsession quotidienne, il est devenu un esprit. Nous lui sacrifions notre vie, nous mettons entre parenthèses des années de désir pour pouvoir lui plaire et en obtenir quelques maigres grâces. Contrairement à ce que veut la rumeur contemporaine, nous nous trouvons sans doute plus près de l'enfance de l'humanité que de l'Apocalypse et le plus vieux métier du monde n'est pas la prostitution comme échange de services sexuels, mais bien la poésie comme regard sur le monde à chaque fois renouvelé. Nous n'avons besoin ni d'un travail asservissant ni de slogans pour le vérifier. Si l'on se réapproprie le sens de certains mots, on découvre ainsi que le véritable « métier d'avenir » ne désigne pas un secteur en développement mais un travail qui nous maintient dans notre nature de poètes. Tous les hommes sont nés poètes. Un éducateur me rapporta un jour une phrase qu'un homme analphabète prononça la première fois qu'il écrivit son prénom : « C'est donc comme ça que je m'écris ? ». Lorsque nous disons, nous nous disons, nous transformons le monde en nous y rendant présents. Quel que soit le travail que nous exerçons, la plus grande reconnaissance viendra probablement de la manière dont on accomplit notre métier d'homme. Ce métier-là consiste justement à lutter contre la prostitution telle qu'elle est définie en en-tête, à refuser la fatalité d'un vocabulaire hérité, surtout lorsqu'il pèse aussi lourd qu'un jugement de valeur qui détermine notre vision du monde. Contre cela, nous avons tous une tendance et à une capacité à redéfinir ce que nous vivons avec nos propres mots. Le fait d'être une prostituée selon la définition courante n'empêche pas de ne pas se prostituer dans le sens

que nous avons choisi. Nécessairement, il convient de préciser : beaucoup de prostituées ne se prostituent pas. Nous nous prostituons dans le sens où, par peur du manque, nous nous trompons sur ce dont nous avons vraiment besoin. Il faut lutter, faire des réserves, s'attendre à tout, se méfier des autres, être sur le qui-vive...Il n'y en a pas assez pour tout le monde. Le travail le mieux rémunéré cache une condition précaire. C'est étrange de voir tant d'adultes qui, censés être parvenus à leur plein développement physique et moral, sont totalement perdus. L'esprit de travail nous pousse à céder une part de nous-mêmes, puis deux parts puis tout le terrain, en pensant que nous faisons là de bonnes affaires. Pendant ce temps, des slogans pour des barres chocolatées à l'huile de palme continuent de vendre qu'il faut croire à ses rêves... On nous revend transformé et emballé ce que l'on a cédé un peu plus tôt. Mais rassurez-vous, tout ce commerce n'est basé que sur des quiproquos... En ce sens, la fonction principale du travail est d'organiser notre peur du manque jusqu'à ce qu'elle devienne un art de vivre.

Nous voilà au centre de notre préoccupation : le choix des mots. Choisir ses mots sous-entend un état de vigilance, une révolte incessante, un travail qui nous maintient dignes de notre métier. La dignité, c'est ne pas renoncer à ce que l'on est en succombant à l'idée que l'on pourrait être plus, c'est se dresser, se tenir droit comme on tient une promesse pour que, de là-haut où nous sommes, nous puissions nous rendre compte de tout ce dont nous sommes capables. Nous sommes des êtres pleins. Une attitude digne peut simplement être de quitter une situation professionnelle confortable pour pouvoir consacrer du temps à un projet personnel qui « tient à cœur ». En ce sens, la bipédie (même avec le pouce opposable) n'est pas une condition suffisante pour définir un être humain, ni même pour expliquer la station debout.

Si nous ne prenons pas la peine de peser nos mots, nous perdons notre grandeur. Ils nous surplombent comme de gros nuages et nous marchons sous leurs ombres. Nous nous faisons de plus en plus petits et nous finissons par nous écraser. Les mots circulent comme des coquilles, ils auraient pu être des montgolfières et voilà que nous nous en emparons comme d'un banal bouclier. Nous vivons alors à l'intérieur de nous-mêmes comme des damnés de la Terre. Le monde n'entend plus que des rumeurs d'hommes (car oui, le monde nous entend, lui aussi) ! Nous muons vers une autre espèce et nous perdons notre nature... Qu'il est dur, le métier d'homme !

Pour parler au plus près de soi, il faut sans doute être au bord de soi-même, debout mais sur la pointe des pieds, sur le point de basculer de l'autre côté, vers quelqu'un, vers une autre galaxie...Dans cette position, les mots deviennent des colonnes d'air qui nous portent et soufflent sur le monde un vent brûlant. Il existe des hommes qui ont une conscience aigüe du passage, la mort même ne les effraie pas. Ils observent la nature et vivent en échange permanent avec elle. Certains diront que c'est là une forme de « commerce équitable », mais ces hommes-là ne parlent pas à la légèreté...Pour eux, il s'agit d'un voyage. La vie est un

voyage, un vol. Chaque fois qu'un oiseau blessé se recueille sur leur épaule, il dépose un peu de ciel sur leur dos ; ils savent que nous sommes faits de la même matière que les étoiles ; en regardant la nuit à travers les jumelles, ils passent de l'autre côté. Ces hommes sont comme des mères-kangourou : ils portent ce qu'ils disent. Leur bouche est à la fois un ventre et un cœur, un ventre qui porte un autre cœur contre le sien. En tant que voyageurs, ce sont aussi de très grands conteurs. Lorsqu'ils racontent la plus simple anecdote, on les écoute comme s'ils dévoilaient l'origine du monde. Ils savent de quoi les mots sont faits: ils les soupèsent au gramme près comme un métal précieux. Les enfants le savent très bien : le véritable miracle est de marcher sur la terre.